L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 9 JUIN 1887. 60me Année

Dufour & Beaucet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La, s Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
JEUDI 9 JUIN 1887.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes-Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix fixé de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par E. Curtis, à 11 heures, tout le comptoir du City Hotel, pour cause de retrait des affaires.

L'Hôpital de Charité de la Nouvelle-Orléans.----Le service des ambulances.

On s'occupe beaucoup, en ce moment, de notre Hôpital de Charité; on lui décerne beaucoup d'éloges; on ne lui en adresse pas la moitié de ce qu'il mérite. Il faut avoir parcouru cette admirable institution, ce palais de la maladie, pour être émerveillé des prodiges auxquels peut arriver l'homme, sous l'inspiration de cette sublime vertu qu'on appelle la charité. On ne sait pas combien il y a de maux soulagés, de larmes séchées, de douleurs apaisées, de faims apaisées, de soifs étanchées, de faiblesses protégées, de dégradations relevées, de malheureux attachés à la mort, d'enfants rendus à leurs mères, d'épouses à leur époux, de chefs de familles à ceux dont ils sont les soutiens, dans l'étroit lien compris entre les rues Commune, Gravier, Villeré et Robertson.

Pour pouvoir s'en rendre un compte assez exact, il faut qu'il vous ait été donné de parcourir l'institution sous la conduite d'un guide éclairé, sûr, qui en connaisse à fond les êtres, qui en ait, des longtemps, pénétré les mystères. Qu'on y songe! cinquante deux salles, cinquante-deux départements, cinquante-deux services différents; toute une fourmilière de malades des deux sexes, depuis l'enfant au berceau jusqu'au vieillard qui a déjà un pied dans la tombe; depuis le malheureux que la scie du chirurgien va mutiler, jusqu'à l'homme ou la femme que la science du médecin dispute avec acharnement à la mort; une moyenne de six cent cinquante patients, sans compter les cent employés qui, de jour et de nuit, y font la grosse besogne; les trente-cinq sœurs de charité qui président à tout, conduisent tout, mettent les mains à tout; les deux docteurs résidents; les vingt ou trente médecins du dehors qui y pénètrent à chaque instant, et les quatorze internes qui y sont à demeure. C'est l'lite le plus peuplé et le plus mal habité de la ville, puisque les cinq-sixièmes des hôtes sont des malades, quelquefois de la plus dangereuse espèce; c'en est aussi le plus propre, le mieux entretenu, le mieux aéré, le plus salubre.

Nous voudrions—sous la double conduite du Dr Layton, président du Bureau des Directeurs, et de la Sœur Agnès, l'infatigable, l'admirable supérieure—vous faire voyager, d'un pas certain, à travers ce dédale des misères humaines, ce labyrinthe où grouillent toutes les infortunes, toutes les souffrances, toutes les infirmités.

Il nous faut remettre ce voyage à plus tard. Nous avons aujourd'hui une mission spéciale à remplir: nous avons à parler du service des ambulances. On sait quel effet prodigieux eut en les premières sorties de ces voitures, voilant au secours du malheureux en détresse. Tout le monde était aux portes, pour les saluer au passage, pour suivre des yeux leur course vertigineuse, pour leur envoyer mille bénédictions. Leur popularité de la première heure n'a pas diminué; elle n'a fait que grandir, et nous ne connaissons pas un seul être digne de porter le nom d'homme qui puisse encore les voir passer, sans éprouver une vive émotion. Le service est très bien installé, à l'heure qu'il est; il marche merveilleusement, sans les dépenses qui été considérables; la dette contractée n'est pas encore éteinte. La colonie française de la Nouvelle-Orléans a eu la bonne pensée de consacrer, cette année, le produit net de sa fête nationale du 14 juillet au bénéfice de ce service, dont les frais d'installation ne sont pas encore soldés, dont l'entretien est coûteux.

Nous n'avons guères d'espace pour la féliciter et la remercier comme elle le mérite; elle n'a pas besoin de nos éloges, de nos témoignages de gratitude; elle est coutumière du fait. Notre but est d'inviter chaleureusement la population à l'aider efficacement dans l'œuvre généreuse, humanitaire, qu'elle a entreprise, et nous ne pouvons mieux y réussir, qu'en donnant ici une description aussi exacte que possible, de ce service et de la façon dont il fonctionne.

Bien des personnes s'imaginent que l'institution des ambulances existe depuis longtemps, nulle part qu'elle est fort répandue dans le monde. C'est une erreur. Chose curieuse! il y a plus d'une capitale en Europe qui ne la possède pas. Nous citerons, entre autres, Paris. Nous n'en croyons pas nos yeux, quand, tout récemment, nous lisions, dans les journaux français, l'annonce de la grande fête qui allait être donnée, le 25 mai, dans les splendides salons de l'Hôtel Continental, au profit des ambulances urbaines de Paris. Dans cette immense cité, où l'on comptait, en 1881, 3928 blessés; en 1883, 3109; en 1886, 5000—le service n'existe pas. C'est pour l'établir que se donnait la magnifique fête, à la tête de laquelle figuraient les plus grands noms de la noblesse, de la politique, de la science, de l'art; grandes dames et dames artistes, notabilités de la république ou de la réaction—tous se donnaient la main pour mener l'œuvre à bien; tous les rangs, toutes les opinions étaient confondus dans une même pensée: la fondation des ambulances.

Où le voit—la Nouvelle-Orléans, que l'on dit arriérée, sous certains rapports, est, au point de vue de la charité, en avance, même sur Paris, le grand foyer européen de la bienfaisance; elle n'est distancée que par New-York qui l'a devancée.

Qu'est-ce donc que ce service? En quoi consiste-t-il et comment fonctionne-t-il? C'est ce que nous allons expliquer en peu de mots.

Le service d'ambulance, tout en appartenant à l'Hôpital de Charité, est situé en dehors des nombreux édifices qui composent cet hôpital. Il s'élève en face de la grande porte d'honneur et forme l'encoignure Commune et Villeré. C'est une construction très élégante, à trois façades distinctes, pour permettre aux trois différents services d'ambulance de se mouvoir à l'aise, d'une façon indépendante. Au rez-de-chaussée sont placées les trois voitures; à droite et à gauche de chaque véhicule, est une jolie petite écurie, à claire-voie, avec ratelier, dans laquelle est installé un cheval, avec tout le confort désirable. Au premier, sont les chambres des internes attachés au service—il y a deux internes pour chaque ambulance—et des palfreniers ou cochers. Charmante, élégamment aménagée, ces petits appartements, qu'envieraient bien des familles aisées. Au milieu de la porte, qui sépare les chambres des internes de celles des cochers, est un tuyau rond, d'un mètre et demi de diamètre et recouvert d'une trappe fixée à une puissante tige de fer dont la partie inférieure repose sur le sol du rez-de-chaussée. La base de cette colonnette est entourée d'un vaste coussin ou sauspé circulaire, en forme de pouf, recouvert d'une jolie indienne perse et destiné à amortir les chûtes. Au premier signal donné par le timbre puissant qui se trouve en bas, la trappe se lève de cinq ou six pieds; pour à tour, les deux internes et le cocher entourent de leurs bras et de leurs jambes la colonnette: ils se laissent glisser, et, en moins d'une seconde, sont à côté du véhicule, prêts à y monter. Le même signal a fait tomber la chaîne qui retenait les deux chevaux dans leur écurie; par habitude, par instinct, les deux nobles animaux vont se placer de chaque côté du brancard; en même temps—toujours par un procédé automatique—le collier, les harnais suspendus en l'air, s'abaissent au niveau du cou et de la croupe du cheval; le cocher n'a qu'à boucler, puis il saute sur son siège, et en avant!

Après nous avoir fait visiter l'Hôpital de Charité, Sœur Agnès—avec son inaltérable amabilité—a voulu nous mener dans l'édifice de l'ambulance et nous présenter aux internes qui devaient nous expliquer le service. Quel n'a pas été notre étonnement en nous trouvant en présence de deux jeunes gens que nous connaissons depuis longtemps—l'un, une fine lame, le fils du Dr Borde; l'autre, un très joli violoniste, le fils du Dr Bayon. Ces messieurs nous ont donné le spectacle complet de la manœuvre.

Rien d'intéressant à inspecter comme l'ambulance elle-même. Pardevant, le siège du cocher; par derrière, la banquette des internes; au milieu, un lit extrêmement doux, reposant sur des ressorts, et mobile; derrière le siège, trois caisses renfermant les médicaments, les antidotes, les instruments de chirurgie, les étoffes pour bandages et ligatures, les appareils pour remettre et assujettir les bras ou les jambes cassés. S'il faut transporter le blessé dans la voiture, enfin, deux énormes bâtons auxquels s'adaptent, par les deux bouts, une toile formant lit de camp. A chaque extrémité, une barre de fer transversale maintient l'écartement des deux bâtons et la tension de la toile. En un mot, c'est un petit hôpital ambulant que cette voiture.

L'avis téléphonique est toujours donné à l'Hôpital de Charité, d'où le fonctionnaire de service le fait parvenir, instantanément, à l'ambulance, au moyen du timbre puissant dont nous avons déjà parlé et dont le moindre mouvement fait mouvoir tous les appareils, réveille le personnel, fait hausser la trappe qui donne passage aux cochers, baisse les chaînes qui retiennent les chevaux, les harnais qui doivent les attacher et ouvre la porte qui livre passage au véhicule. Tout cela se fait avec une rapidité merveilleuse, sans trouble, sans précipitation. Le système fait le plus grand honneur à ceux qui l'ont inventé et, du premier coup, l'ont porté au plus haut degré de perfection.

Ce simple exposé suffit pour donner une haute idée des services que l'institution rend à la Nouvelle-Orléans, l'intérêt quelle doit exciter dans notre population. Nous espérons que la Fête du 14 Juillet lui permettra d'acquitter entièrement la dette qui pèse sur elle.

LOUISIANE.

Le *Farmer*, Covington, paroisse St-Tammany, du 4 juin:

Les membres du jury de police sont avertis qu'une réunion aura lieu, le mardi, 5 juillet 1887, pour traiter d'affaires importantes. Tous les membres sont priés d'y assister.

—La ligne téléphonique a été achevée jusqu'à Abita Springs. Quant au premier train de passagers, il arrivera dans huit jours, environ.

—Les récoltes sont superbes et nos fermiers ont la joie dans l'âme. La saison a été très favorable à la canne et au coton, jusqu'à présent.

—Nous entendons, de temps en temps, quelques critiques de ce qui se passe, mais le bruit aigu des sifflets des locomotives les aura bientôt fait cesser. Quand les mécontents verront que la vapeur amène avec elle la prospérité et le mouvement, ils se tairont et regretteront d'avoir tant crié contre le progrès.

—La "Land Improvement Company" de Covington et de St-Tammany s'est organisée récemment. Dans la liste des actionnaires, nous remarquons les noms du col. W. F. Hosmer, de M. Jas. R. Hosmer, du juge Jas. M. Thompson, de Covington; de MM. Ch. E. Black, T. S. Alrey, Geo. Whitney, S. Herusheim, E. A. Burke, capt. Atwood Violett et d'autres citoyens de la Nouvelle-Orléans; de MM. Poitevent et Favre, de Pearlington.

Les personnes que nous venons de citer sont connues pour l'esprit de progrès qui les anime. Ajoutons à cela qu'ils ont à leur disposition de grands capitaux, et l'on peut regarder le succès de l'entreprise comme assuré. Ils viennent d'acheter de vastes terrains à Covington et dans le voisinage; ils y trouve de beaux sites où l'on peut élever des résidences. Ces messieurs se proposent d'y tracer des rues, des places publiques, des parcs, etc. Un vaste hôtel, muni de toutes les améliorations les plus modernes, va y être érigé. L'intention de la Compagnie est de faire de Covington un rendez-vous délicieux d'hiver pour les personnes du Nord, et d'été pour les habitants du Sud qui voudraient y passer agréablement l'époque des chaleurs.

Les propriétés achetées par la Compagnie font face à deux rivières. On sait, partout, combien sont charmantes les rives de nos cours d'eau louisianais, surtout ceux de notre paroisse. On rencontre, de tous les côtés, d'admirables sources minérales possédant des vertus médicinales très rares. MM. Poitevent et Favre nous ont donné leur parole qu'ils nous garantissent que nous serons, bientôt, mis en communication directe avec la Nouvelle-Orléans et d'autres points de l'Union.

On ne voit pas pourquoi Covington ne deviendrait pas le rendez-vous favori des habitants de la cité du Croissant, qui en est tout à fait voisine. Nous avons la proximité de la grande ville, de charmants paysages, un air pur, d'incomparables eaux, une contrée salubre entre toutes,—autant d'avantages qui sont en notre faveur. La triste expérience de l'an dernier, à Biloxi et sur d'autres points de la côte du golfe, a déjà fait rechercher des refuges d'été de notre côté; on sait, en effet, que nous sommes absolument à l'abri des atteintes de la fièvre jaune et des inconvénients de la quarantaine qui en sont la conséquence.

Rien n'égale les avantages naturels qu'offre notre localité aux personnes d'une santé faible qui habitent le Nord, où à celles qui veulent échapper aux rigueurs des frimas de leur pays; sous ce rapport; nous n'avons rien à envier à Jacksonville et aux autres régions de la Floride.

La Compagnie d'Améliorations de Covington se propose de faire de la publicité en faveur de notre localité; elle se prépare à recevoir dignement les milliers de visiteurs qui viendront jouir des bienfaits de notre climat. Le grand obstacle à la popularité de Covington, c'est qu'il était inaccessible; le chemin de fer va porter remède au mal. Une taxe de cinq "mills" sera demandée à la population et nous sommes certains qu'elle sera votée à une grande majorité.

Le *Pionnier*, Napoléonville, paroisse Assomption, du 4 juin:

La pluie, tant attendue, tant désirée, si pleine de bénédictions pour les hommes et pour les champs, est enfin tombée.

Laus Deo!

On peut dire, comme les Espagnols, dont beaucoup d'entre nous descendent, que ce fut une pluie de doublons, *lluvia de doblones*.

Les cannes à sucre, le maïs, les plantes, les champs et les jardins ont bu—*libernt*—comme dit Virgile, l'auteur des Géorgiques.

Les citernes vides se sont remplies, à la grande joie des ménagères.

Car si l'eau du puits ne vaut rien, celle du bayou, même clarifiée, a des vertus laxatives qui ne plaisent pas à tout le monde. On n'en meurt sans doute pas, mais....

Mais croyez bien tous, ici, autour et là-bas, que nos champs ont bonne mine et que nos récoltes ont une apparence superbe.

Cela réjouit.

Et nous avons envie de chanter.

—Tout autour de nous et dans nos champs, répétons-nous, a bonne mine pour le quart d'heure, et la saison est vraiment trop avancée pour que les chances nous soient défavorables. Il n'y aura point de défaillance. Nous serons récompensés comme nous devons l'être. Et où sera justice.

Car la cause à sauvé cet hotte,
Et le maïs ne l'est pas moins.

Pour le riz, il ne nous fera pas défaut.

Disons aussi que l'état sanitaire de notre paroisse, comme son état moral, n'est pas mauvais. Nous nous portons généralement bien. Point ou peu de maladies. Point d'épidémie. Rien qui annonce une année de médecins affairés, de pharmaciens occupés et de deuils.

Après tout, la Louisiane, au point de vue sanitaire, ne vaut-elle pas cent fois mieux que la réputation qui lui a été faite et qu'il importe de détruire?

L'incendie de l'Opéra-Comique de Paris.

(Extrait de la *Gazette de France* du 27 mai.)

Les 12 mai 1887, c'est-à-dire il y a treize jours, dans une séance de la Chambre, M. Steenackers signalait à M. le ministre de l'instruction publique les dangers d'incendie que présentait le théâtre de l'Opéra-Comique, et dans un discours qui emprunte au désastre d'aujourd'hui une douloureuse actualité, estimait à près de quatre cents personnes le nombre des gens qui périraient dans cette catastrophe.

A cette interpellation, M. Berthelot répondit:

Je me suis préoccupé de cette question; elle a déjà été soumise cet hiver. J'ai visité les lieux; j'ai constaté, en effet, que, s'il est facile d'ouvrir des dégagements aux spectateurs en cas d'accident ou d'incendie, la difficulté est incomparablement plus grande au point de vue du personnel qui, dans certains cas, peut s'élever à près de 400 personnes.

En effet, le dégagement de plus de la moitié de ce personnel ne peut s'effectuer que par une planche de 60 à 80 centimètres de large et qui est située au-dessus du cintre. C'est un véritable pont du Mahomet.

Cette situation est tout à fait dangereuse, et il est positif que si le feu se déclare dans l'Opéra Comique — et c'est là éventualité très malheureuse, mais très possible — certaine dans un temps donné.

Il est aussi un théâtre qui n'ait brûlé, et même plusieurs fois dans l'espace d'un siècle. C'est un fait de statistique, par conséquent nous pouvons considérer comme probable l'Opéra-Comique brûlera. J'espère toutefois que ce sera le plus tard possible.

Dans la situation actuelle, si l'incendie se produisait pendant le cours d'une représentation, ce serait une catastrophe.

Il est certain comme on le faisait observer tout à l'heure, qu'on serait exposé à voir périr plusieurs centaines de personnes. C'est là une éventualité qui mérite au plus haut degré d'attirer l'attention du gouvernement et du Parlement.

Cette double prophétie s'est réalisée, hier, avec ses conséquences épouvantables et sa cruauté vraiment navrante.

A neuf heures, le ciel qu'assombrissait une pluie fine s'est tout à coup illuminé d'une lueur intense, d'une de ces lueurs dont on connaît malheureusement trop la cause, et comme une traînée de poudre, le bruit se répandit immédiatement que l'Opéra-Comique était en feu.

Cette affreuse nouvelle était vraie.

Au moment où le rideau se levait sur le premier acte de *Mignon*, alors que Mlle Merguillier, MM. Mouliérat et Taskin étaient en scène avec une grande partie de la figuration, au moment où Mlle Simonnet faisait son entrée, le haut du décor de *Lakmé*, placé dans les frises, coupa sur la rampe supérieure et s'enflamma, répandant subitement dans la salle une fumée intense.

Nous lisons dans le *Matin* le récit suivant de cet incendie:

Une panique épouvantable se produisit; tout le monde se jeta vers les portes.

Heureusement, les artistes sur la scène firent preuve d'un courage admirable. L'un d'eux, M. Taskin, s'avançant très calme: "Le feu vient de prendre, s'écria-t-il, mais il n'y a aucun danger. Vous voyez, nous ne bougeons pas, sortez doucement."

Grâce à ce sang-froid, la sortie commença à s'effectuer avec assez de régularité. Mais le pan de décor qui brûlait tomba sur la scène. Ce fut le signal d'un de ces sauve-qui-peut terrifiants, d'une de ces bousculades terribles, avec des cris et des coups, d'un de ces assauts affolés où chacun cherchait à passer sur le corps de ceux qui étaient devant.

Les portes, encombrées, se trouvèrent immédiatement bouchées. Puis le feu éclata terrible, embrasant d'un coup toute la scène, gagnant le plafond en toile, lechant le velours des galeries.

L'affolement devint alors inénarrable. La bousculade dégénéra en une véritable boucherie.

Demain seulement nous pourrons dire le nombre des spectateurs qui, écrasés ou asphyxiés, sont restés sur place et ont trouvées la mort dans cette épouvantable fournaise.

Et pendant que ce lamentable drame se passait dans la salle, les choristes, les figurants, les habilleuses, les machinistes, envahis par la fumée et comprenant que le feu venait de prendre au théâtre, s'élancaient vers les escaliers.

Mais les flammes avaient gagné les couloirs, et de chaque cavalier, faisant cheminée d'appel, montaient d'immenses gerbes de feu. Toute issue étant devenue impossible, chacun chercha à se sauver par les toits.

On vit alors le plus effrayant spectacle que l'on puisse rêver.

Pendant que toutes les fenêtres s'illuminaient de lueurs sinistres, que les glaces craquaient, laissant échapper d'immenses colonnes de flammes, une longue théorie de figurants et de figurantes en costume, d'employés et de machinistes courait affolée sur la corniche qui surmonte le monument, faisant l'effet d'ombres fantastiques dans ce terrifiant décor.

D'en bas, la foule haletante les regardait, impuissante à leur porter secours, augmentant encore leur affolement par ses cris désespérés.

Pendant cinq minutes, on put croire que tous ces gens allaient se précipiter dans la vide. Heureusement, une seconde de pompiers arrivait, et s'emparant des échelles des gaziers, les hissait sur la marquise et se portait au secours des malheureux qui descendirent sains et saufs.

Au moment où le dernier touchait terre, on vit de nouveau sur la corniche une malheureuse femme qui, perdant la tête, se dirigeait par ce dangereux chemin du côté du boulevard.

On lui cria de rétrograder. Machinalement elle obéit, et, revenant sur ses pas, se trouva en présence d'un pompier qui la saisit au moment où, à bout de forces, elle perdait connaissance et se laissait tomber dans le vide.

Au même instant, un craquement se faisait entendre et une échelle se brisait, entraînant un pompier que l'on relevait avec une épaule démise.

Mais tout le monde n'était pas sauvé. A toutes les fenêtres se montraient des spectateurs affolés qui sautaient sur le trottoir et que l'on ramassait sur les porter dans les pharmacies voisines ou au poste de la Bibliothèque nationale.

Un malheureux figurant, après avoir vainement appelé au secours, se précipitait par un vasistas du quatrième, rebondissant sur le balcon du premier étage, venait s'abîmer sur la chaussée. Transporté au café Anglais, il y est mort presque aussitôt.

Tout le personnel qui était en scène et les musiciens avaient cherché leur salut par un couloir souterrain, mais en arrivant devant la sortie, ils trouvèrent la porte fermée.

Le docteur Rouch, qui était arrivé au premier signal du sinistre, entendant leurs cris de la rue, s'empara d'une barre de fer servant à fermer une devanture et parvint à enfoncer la porte.

Tous ces pauvres gens s'échappèrent alors en poussant des cris et se répandirent sur les boulevards, encore vêtus de leurs costumes de théâtre.

L'un d'eux fut pris aussitôt d'une attaque d'épilepsie et il fallut six hommes pour l'empêcher de se briser la tête sur l'asphalte.

En même temps, aux abords de l'Opéra-Comique, on entendait des cris navrants, des appels désespérés, et l'on voyait des malheureux courant en tous sens comme de véritables fous. C'étaient des gens qui cherchaient un parent ou un ami.

Un jeune homme avait été séparé dans la bagarre de son père et de sa mère et ne pouvait plus les retrouver.

Un élève du Conservatoire tenait à la main un sabre qu'un officier lui avait confié pour se précipiter dans la salle en feu et essayer de maintenir la foule. Ce sabre est marqué d'un E et d'un D entrelacés, gravés sur la lame.

De tous côtés, les secours arrivaient, et avec une grande rapidité les pompes à vapeur de l'état-major, de la rue de Rome, de la rue Château-Landon, du marché Saint-Honoré et de la place Denfert-Rochereau se mettaient en batterie dans la rue de Grammont, sur la place de la Bourse, dans la rue du Quatre-Septembre et sur les grands boulevards.

En même temps, sur toutes les prises d'eau, on visait les dévidoirs, et avant dix heures, le feu était attaqué de tous les côtés à la fois.

On a épuisé toutes les formules sur l'admirable dévouement du corps des sapeurs-pompiers.

Hier encore ils ont été au-dessous de tout éloge, et malgré l'épouvantable spectacle qui étreignait tous les cœurs, vingt fois la foule n'a pu s'empêcher d'applaudir à leur courage et à leur mépris du danger.

Grimpés au faîte du monument, on les voyait courir au milieu des flammes cherchant quelqu'un à sauver ou dirigeant la lance des pompes sur le foyer de l'incendie.

C'est ainsi qu'à onze heures et demie, ils ont pu retirer des combles un malheureux machiniste qui était tombé évanoui et trois pauvres femmes qui s'étaient réfugiées sur les toits et qui demeuraient blotties n'osant faire un mouvement.

Sur la place de l'Opéra-Comique, la violence de l'incendie empêchant d'appliquer au mur l'échelle de sauvetage, ces braves soldats y accrochèrent des cordes qu'ils firent tenir à des gardiens de la paix, et leur engin se trouvant ainsi en équilibre, ils n'hésitèrent pas à y monter et à diriger du sommet la lance d'une pompe à vapeur sur le foyer.

Pendant toute la nuit, ils exécutèrent à tour de rôle cette dangereuse manœuvre qui heureusement s'est effectuée sans accident.

Il est impossible de connaître même approximativement le nombre des morts et des blessés. On croit qu'une vingtaine de figurants et de choristes sont restés sous les décombres. Quant aux spectateurs qui sont morts asphyxiés ou brûlés dans la salle, les uns estiment qu'ils doivent être une centaine, d'autres croient qu'ils sont beaucoup moins nombreux. Quelques personnes enfin dont nous ne pouvons malheureusement pas partager l'opinion, pensent que tout le monde a pu évacuer la salle et que tous les morts et les blessés ont été portés chez les pharmaciens voisins.

A une heure et demie, douze cadavres ont été transportés au poste de la Bibliothèque, neuf femmes et trois hommes qui devaient appartenir au personnel du théâtre. Ces cadavres ne portent aucune trace de brûlures. Tous ces malheureux ont été asphyxiés et écrasés. On a constaté que le sang avait jailli par le nez, la bouche et les oreilles.

La pharmacie Mialhe et la pharmacie de la rue de Grammont ont reçu de nombreux blessés, pour lesquels on a réquisitionné des fiacres qui les ont transportés dans les hôpitaux ou à leur domicile.

Au nombre des blessés se trouvent M. Christian Cryer, demeurant 37, boulevard d'Italie, spectateur de l'amphithéâtre, qui a été grièvement brûlé au visage. M. Rodolphe Meyhoeffer, contrôleur du théâtre, blessé assez grièvement au front en sauvant une dame de ses amies qui se trouvait à la deuxième galerie.

—Le locataire de la maison portant le numéro 28 de la rue Saint-Marc, qui était monté sur le toit pour voir l'incendie, a perdu l'équilibre et est tombé sur la chaussée. Il s'est tué sur le coup.

—A signaler tout particulièrement la conduite du garde municipal Mathé qui, se trouvant de service aux galeries d'amphithéâtre, n'a quitté son poste qu'après avoir fait sortir le dernier spectateur.

—Profitant de la panique qui régnait dans la maison du boulevard des Italiens No. 11, des malfaiteurs se sont introduits dans cet immeuble et ont essayé de fracturer plusieurs portes. Ils ont été arrêtés et conduits au poste de la rue de Choiseul.

Trois heures du matin.—On est maître du feu, mais l'incendie est toujours très intense et le bâtiment s'effondre avec un bruit épouvantable.

Le colonel Couston estime que l'on ne pourra pas commencer le déblaiement aujourd'hui avant deux heures de l'après-midi.

On a constaté dix-neuf décès parmi lesquels: Mme Varnout, femme du chef machiniste, qui lui-même est blessé très grièvement. M. Pierce, choriste, M. Paul, habilleur, M. Givrac, chef costumier.

On dit qu'un caporal pompier qui était monté sur le toit est tombé dans le foyer de l'incendie et qu'un autre sapeur est presque asphyxié.

Tels sont les faits dans toute leur horreur. Nous les avons racontés sans vouloir y ajouter le moindre commentaire, estimant qu'il n'y a, pour aujourd'hui, rien à dire en présence de l'épouvantable catastrophe à laquelle nous venons d'assister.

Nous lisons dans le *Soleil*:

A cinq heures du matin, quinze jets de pompes mouillaient les décombres.

M. Bernard, le régisseur qui avec M. Taskin a tenté de calmer le public lorsqu'un embrasement d'un coup d'œil l'était de la salle, estime qu'il est resté aux dessous de cet incendie au moins deux cents victimes.

Mlle Assailly, danseuse, n'est pas morte. Elle a été sauvée presque entièrement nue, son corps ne présentant aucune trace quelconque de brûlure. Elle est grièvement blessée aux bras et aux jambes mais le docteur Rinel qui l'a pansée croit qu'elle en sera quitte pour une claudication.

Le caporal de pompiers qui commandait le service ordinaire du théâtre avant l'incendie, et dont le poste était dans les frises, s'est jeté à neuf heures par la fenêtre de la rue Favart, en face le No. 18. Il a été tué sur le coup.

Beaucoup de petits employés dont le poste était dans les cintres manquent. Dans les cintres, certains disent qu'il y a 50 à 60 hommes et le son du rapport de ce chef une quarantaine de disparus.

Les victimes transportées au poste de la Bibliothèque nationale ont presque toutes péri par asphyxie. La face est tuméfiée et congestionnée. D'autres ont été écrasées.

Comme nous l'avons déjà dit, ce n'est que dans l'après-midi que le déblaiement pourra commencer et que le travail funèbre des découvertes des victimes pourra commencer.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

L'*Osservator Romano* du 27 mai a publié, le 27 mai, un article sur l'impression causée dans les sphères libérales par la récente allocution du Pape et sur les vœux de Léon XIII pour la pacification de l'Italie.

Ce journal se demande pourquoi l'on n'appesantit plutôt sur cette allocution que sur tant d'autres, alors que le Pape a déjà réclamé en faveur de ses droits toujours dans la même mesure, et qu'il n'y a pas de probabilités pour que ses réclamations soient davantage écoutées aujourd'hui.

Les libéraux, après avoir appelé pendant si longtemps le Pape le principal ennemi, sont obligés de reconnaître que le désir de la paix avec l'Italie est très vif chez Léon XIII et que tant d'années de lutte n'ont laissé dans l'esprit du Pape aucune place à la rancune.

Mais où ils se trompent beaucoup, c'est quand ils forcent le sens de l'allocution et quand ils supposent que le Pape abandonne ses droits parce qu'il les a formulés avec calme et brièveté.

Ces droits sont toujours ceux de la justice et ils impliquent, aujourd'hui comme par le passé, la restitution de tout ce qui a été enlevé et la réparation des droits violés par les sectes conjurées contre le rétablissement du pouvoir temporel, surtout à Rome, et sans lequel on ne peut concevoir de vraie et absolue liberté. Tel est le sens de l'allocution et telle est la portée des réserves du Pape.

Le correspondant du *Times* à Vienne rend compte d'un entretien qu'il a eu avec Mgr Galimberti, le nouveau nonce du Saint-Siège dans la capitale de l'Autriche-Hongrie.

Au cours de l'entretien, Mgr Galimberti a fait au correspondant du journal anglais, avec l'autorisation de la publier, la déclaration suivante:

"La réconciliation entre le roi d'Italie et le Pape n'est aujourd'hui qu'une question de temps. Pour beaucoup de raisons, il est désirable que le Vatican ne presse pas la solution; mais il faut constater que M. Depretis ainsi que d'autres hommes d'État italiens désirent un arrangement tout aussi vivement que le roi Humbert et la reine Margherite.

"On peut donc dire que les relations entre le Vatican et le Quirinal sont entrées actuellement dans une voie qui doit finalement aboutir à la paix. En attendant ce résultat, il est à signaler qu'il n'existe plus entre le Pape et le roi d'Italie ni sentiments hostiles, ni ce qu'on pourrait appeler de l'antagonisme."

Mgr Dominique Jacobini, secrétaire de la Propagande, vient d'être nommé, par le gouvernement français, grand-officier de la Légion d'honneur.

Le 24 mai, a eu lieu, au tombeau du bienheureux Nicolas de Flue, le pacificateur de la Suisse, un grand pèlerinage d'hommes venus de tout le canton de Fribourg, sous la conduite de Mgr Mermillod et des membres du gouvernement fribourgeois officiellement délégués.

Les magistrats, le clergé et le peuple ont reçu les pèlerins au tombeau du Bienheureux.

Tout le pèlerinage est allé à la Table sainte.

Dans la journée, de magnifiques allocutions ont été prononcées par l'évêque et par les magistrats.

La fête a été une superbe manifestation de foi et de patriotisme dans ce pays berceau de la liberté helvétique.

S. S. le Pape Léon XIII a envoyé au pèlerinage sa bénédiction apostolique.

Cette infection scrofuleuse dans notre sang peut être entièrement expulsée par la salsepareille d'Ayer.

Alsace-Lorraine.

L'agence Havas a reçu de Belfort la dépêche suivante:

Belfort, 23 mai.

"La gendarmerie allemande a arrêté hier, à Montreux-Vieux, MM. Reinbold et Schmitt, tous deux employés français au chemin de fer de l'Est. Ils seraient accusés d'avoir arraché le poteau allemand de délimitation à la frontière.

"On ne sait pas encore où MM. Reinbold et Schmitt ont été conduits."

Montreux-Vieux (*Alt-Munsterol*, comme l'appellent les Allemands) est la première station allemande sur la ligne de Paris-Belfort-Mulhouse. Elle est à trois kilomètres de distance de Petit Croix, la dernière station française.

L'un des frères Renthinger, pharmacien à Colmar, appartenant à la nationalité française, a reçu l'ordre de quitter l'Alsace Lorraine dans le délai de trois jours.

M. Acker, aubergiste à Wasselonne, ancien soldat français, a été expulsé également.

A Altkirch, la police a arrêté un jeune homme français, commis-voyageur en cirus, qui avait négligé de demander l'autorisation de séjourner en Alsace-Lorraine. Conduit séance tenante devant le juge de paix, raconte le journal de la localité, il s'est vu condamner à 20 marcs d'amende et a été expulsé immédiatement du territoire.

A Kiffis, on vient de constater un fait de fécondité rare: la femme d'un ouvrier vient d'accoucher de son dix neuvième enfant.

Les mère et l'enfant se portent bien.

Les révélations du général Le Flô. —La reproduction des documents diplomatiques publiés par le général Le Flô est suivie, dans le *Rappel*, d'un commentaire qui, dit l'*Événement*, détermine nettement la conduite à tenir en vue de ce qui peut se produire au dehors:

Cette attitude de la Russie n'a pas peu contribué à arrêter l'Allemagne. Aujourd'hui qu'on nous cherche la même querelle, la Russie serait-elle la même? Rien ne nous autorise à en douter. Mais en même temps, qu'elle nous a rendu un grand service, elle nous a donné un bon conseil.

"Vous n'avez qu'une chose à faire," disait le prince Gortchakoff au général Le Flô, "vous rendre forts, très forts." Comptons surtout sur nous-mêmes.

M. de Bismarck a dit qu'en aucun cas l'Allemagne n'attaquerait la France.

Il y a un cas où nous sommes certains qu'il tiendra parole: celui où il nous saurait prêts à recevoir l'attaque comme elle le mériterait.

Les révélations du général Le Flô produisent une grande sensation en Russie. Les journaux en publient une traduction littérale.

Le *Nouveau Temps* trouve qu'il existe une ressemblance entre la situation de 1875 telle qu'elle ressort des dépêches du général Le Flô et la situation actuelle; seulement l'Allemagne agit aujourd'hui envers la France avec plus de sans-façon encore, comme le démontrent l'incident Schnaebélé et les intrigues contre le général Boulanger.

Dépêche particulière du *Temps*:

Rome, 23 mai.

Malgré la polémique des journaux officieux de Berlin, affirmant que la récente loi ecclésiastique représente le maximum des concessions du gouvernement prussien, nous croyons savoir que celui-ci a fait au Vatican des promesses formelles d'une nouvelle et définitive revision de la législation politico-ecclésiastique, susceptible de donner à Rome de nouvelles satisfactions.

Par ordre de S. E. le cardinal Schiaffino, l'époque de l'audience pontificale du Pèlerinage Français qui se rendra à Rome pour fêter les noces d'or de Sa Sainteté est fixée du 1er au 9 mai 1888.

Discours violent.—A l'occasion de la fête de Saint-Cyrille, le général Ignatieff a prononcé dans un banquet un discours violent contre l'Autriche.

On signale un nouveau article de M. Katkoff, qui déclare que l'Autriche n'a rien à attendre de la Russie dans le règlement des affaires d'Orient, et que le moindre mouvement de l'Autriche dans la presqu'île balkanique sera suivi d'une guerre avec la Russie.

La dette de l'empire allemand.—D'après le rapport déposé au Reichstag, la dette de l'empire allemand, se 1er janvier dernier, à 642,551,195 marks. Il y faut ajouter les 42,520,647 marks qui seront émis prochainement.

ACHETEZ
Vos Vêtements et vos Articles de Toilette ainsi que vos Chapeaux
—CHEZ—
C. LAZARD & Cie.
MAGASIN ANCIEN ET SUR D'UN PRIX,
Nos 20, 21 et 23 rue du Canal, coin North Peters.
24 oct—86 1 an—dim mar jeu sam

ESTATE OF JAMES D. EDWARDS. LEON F. HAUBTMAN
EDWARDS & HAUBTMAN,
22 & 23 FRONT STREET, ET 21 & 31 DELTA STREET,
—NOUVELLE ORLÉANS—
SPÉCIALITÉ D'APPAREILS A SUCRE.
OUVRAGES EN CUIVRE ET EN TOLE.
Vacuum Pans, Hepworth's Centifugals, Mixers, Machines à vapeur et machines à régler le mouvement (Doctor engines), équipages à vapeur, chaudières à cylindre et à tubes, clarificateurs, Evaporateurs, wagons à sucre, réservoirs (tanks) à sirop et mélasses.
Articles pour mécaniciens, habitations et bateaux à vapeur.
Agents pour les pompes à vapeur de Knowles, Knowle's Steam Pump Works.
Propriétaires des "Crescent City Cornice Work".
26 avril—